

Yves Navarre et le processus de quête identitaire dans ses écrits québécois

Sylvie Lannegrand

Volume 21, Number 1 (61), Fall 1995

Gilles Hénault

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201220ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201220ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lannegrand, S. (1995). Yves Navarre et le processus de quête identitaire dans ses écrits québécois. *Voix et Images*, 21(1), 138–156.
<https://doi.org/10.7202/201220ar>

Article abstract

Abstract

Yves Navarre has devoted his life and his writing career to a double quest for self and Other. This article considers the shapes taken on by these two aspects of the identitary quest in the writer's " Québécois " writings, *La Terrasse des audiences au moment de l'adieu*, *Ce sont amis que vent emporte* and *La Vie dans l'âme*. The analysis focuses on the concepts of wandering and heterogeneity, which shed light on the novelist's conception of identity. A study of representations of the Other brings out the ambivalence of the literary figures and forms used by the author. In Yves Navarre's work, the theme of the identitary quest takes on varied and often contradictory aspects, which the article attempts to elucidate.

Yves Navarre et le processus de quête identitaire dans ses écrits québécois

Sylvie Lannegrand, University College Galway, Irlande

Yves Navarre a consacré sa vie d'homme et sa carrière d'écrivain à la double recherche de soi et de l'Autre. Cet article se propose de considérer les formes que prennent ces deux aspects de la quête identitaire dans les écrits « québécois » de l'auteur, La Terrasse des audiences au moment de l'adieu, Ce sont amis que vent emporte et La Vie dans l'âme. L'analyse porte notamment sur les concepts d'errance et d'hétérogénéité qui permettent d'éclairer la façon dont le romancier conçoit l'identité. Une étude des représentations de l'Autre met en évidence le caractère ambivalent des formes et figures littéraires auxquelles l'auteur a recours. Le thème de la quête identitaire revêt chez Yves Navarre des aspects divers et souvent contradictoires que l'on tente ici d'élucider.

Romancier et dramaturge français né en 1940 dans le Gers, Yves Navarre a habité Paris pendant de nombreuses années. Il est allé vivre à Montréal de juillet 1989 à septembre 1991, date à laquelle il est retourné en France. Le 24 janvier 1994, il s'est donné la mort dans son domicile parisien.

Les œuvres qu'il a écrites et publiées au Québec mettent en évidence une écriture particulière qui peut tout aussi bien prendre la forme du roman-journal intime (*La Terrasse des audiences au moment de l'adieu*, 1990) ou du roman « classique » (*Ce sont amis que vent emporte*, 1991) que de la chronique (*La Vie dans l'âme*, 1992)¹. Ce qui confère à ces œuvres leur unité, par-delà la pluralité des formes choisies, c'est le thème de la quête identitaire qui sous-tend d'ailleurs l'ensemble des écrits romanesques et dramaturgiques de l'auteur et constitue la ligne directrice d'une œuvre foisonnante.

-
1. Les références à ces ouvrages dans le texte seront indiquées par les sigles suivants : T (*La Terrasse des audiences au moment de l'adieu*, Montréal, Leméac, 1990), AVE (*Ce sont amis que vent emporte*, Paris, Flammarion, 1991), VA (*La Vie dans l'âme*, Montréal, VLB éditeur, 1992). Ils seront suivis du numéro de la page.

Le présent article aborde les livres qu'Yves Navarre a écrits et publiés au Québec au cours des deux années passées à Montréal. Nous nous proposons de cerner dans ces textes les formes particulières que prennent la quête de soi et la recherche de l'Autre, deux axes qui permettent, pensons-nous, de jeter un éclairage sur le séjour québécois d'Yves Navarre et d'en saisir la signification.

Yves Navarre connaissait le Québec avant de s'y installer: il y avait séjourné à plusieurs reprises depuis un premier voyage en 1975. Sa décision de quitter Paris pour aller vivre à Montréal, loin d'être un coup de tête, était le fruit d'une mûre réflexion, comme en témoigne *La Terrasse des audiences au moment de l'adieu*. Les deux années passées à Montréal apparaissent fructueuses: l'auteur a tout de suite fait acte de présence sur la scène québécoise, participant à maintes manifestations culturelles, à de nombreux colloques et séminaires, écrivant et publiant plusieurs de ses textes. De septembre 1990 à septembre 1991, il a tenu une colonne hebdomadaire dans *Le Devoir* du samedi, intitulée les «Carnets», où il livrait ses impressions, enthousiasmes et déceptions, sur des sujets variés: actualité nationale et internationale, littérature, musique, peinture, cinéma, poésie, petits faits de la vie quotidienne. Cette rubrique fort prisée lui a valu un abondant courrier de lecteurs, visiblement sensibles à ce style d'un genre nouveau, à mi-chemin entre la chronique et le journal intime, qui ne peut laisser indifférent. Les «Carnets» ont été regroupés et publiés en 1992 sous le titre *La Vie dans l'âme*.

Les faits biographiques soulèvent un certain nombre de questions: pourquoi ce départ, cette coupure avec la France, qu'il souhaitait définitive, mais qu'il refusait de considérer comme un exil? Et surtout pourquoi ce retour à Paris au terme de deux ans, à la surprise de tous ceux qui le connaissaient? L'examen des textes à notre disposition permet d'apporter certains éléments de réponse. Plusieurs motifs essentiels peuvent en être dégagés, qui replacent le séjour au Québec dans le contexte plus large de la problématique identitaire.

La quête de soi *Errance géographique*

La quête identitaire que révèlent les écrits québécois d'Yves Navarre s'inscrit tout d'abord dans un cadre géographique mouvant. *La Terrasse des audiences au moment de l'adieu*, roman-journal où le romancier explique les raisons de son départ et nous livre ses réflexions au jour le jour jusqu'à l'installation dans sa maison de Montréal, nous permet de recréer les deux premières étapes d'un itinéraire qui mène l'auteur de la province gasconne à la capitale parisienne, puis de Paris à Montréal. Nous savons qu'une troisième et dernière étape viendra conclure ce déplacement, puisque, contre toute attente, Yves Navarre retournera finalement

dans la capitale. Mais quelle est la représentation dans le texte de ces divers lieux et quelle signification prennent-ils ?

Bien qu'ayant passé la majeure partie de sa vie dans la capitale, Yves Navarre se considère avant tout comme un provincial. Nombreuses dans ses textes sont les références à sa Gascogne natale. Dans *La Terrasse des audiences au moment de l'adieu*, il souligne à plusieurs reprises qu'il est avant tout Gascon, fier de la province où il est né et de la tradition orale qu'elle a perpétuée. Ainsi, on retrouve des affirmations comme «[...] les Gascons dont je suis le descendant et le conteur.» (T, p. 187) ou «[...] la Gascogne ne sera jamais la France [...]» (T, p. 314). Provincial exilé dans la capitale, «petit garçon émigré à Paris-la-Dévergondée» (VA, p. 123), telle est la façon dont il se voit. «Paris m'était un exil», rapporte-t-il encore dans *La Vie dans l'âme* (p. 24).

Ce provincial ne s'est jamais vraiment intégré à la vie parisienne ou, plus précisément, à un certain milieu parisien : celui du monde littéraire, de la société intellectuelle et du cercle fermé des artistes célèbres et célèbrés. Certes, il y a «fait sa place», comme on dit, au terme de longues années de refus de ses manuscrits par les éditeurs parisiens. Mais il n'a jamais «joué le jeu», une de ses expressions favorites, pour s'assurer un succès facile dans le domaine de la publication. En dénonçant les règles qui régissent le monde de l'édition et les jugements à l'emporte-pièce de la critique, Yves Navarre s'en prend à une attitude et à un état d'esprit qu'il persiste à refuser et qui caractérisent à ses yeux le milieu littéraire parisien : promptitude à établir des catégories (ce qui lui a valu d'être longtemps et parfois encore aujourd'hui affublé de l'étiquette d'«écrivain homosexuel»), soumission à la loi du marché (le livre est devenu un produit au même titre que tout autre article de consommation), refus de ce qui est authentique et vrai (celui qui parle haut et clair prend le risque de se retrouver à l'écart, d'être marginalisé). En quittant Paris, c'est son intégrité comme homme et comme écrivain qu'il cherche à préserver, loin d'un milieu régi par la loi du factice et de l'apparence, par le souci de l'image que l'on donne de soi et l'imposition de règles normatives :

Portrait critique : n'a jamais joué le jeu, par orgueil, par férocité d'être ce qu'il était et demeure, lui, rien que lui ; a quitté Paris-les-Gazouillis parce que tout et tous [...] lui dictaient d'entrer dans la ronde, de faire comme les autres [...] (T, p. 313).

Yves Navarre aura donc quitté sa province natale pour vivre dans une ville qui lui est devenue au fil des années de plus en plus difficilement supportable. Lorsqu'il évoque les raisons de son départ pour le Québec, il veille cependant à ne pas identifier la France à Paris. S'il rejette un certain milieu parisien pour l'état d'esprit qu'il représente, il demeure attaché à la France et surtout à sa province. Cette différenciation est clairement mise en évidence dans le texte. L'auteur ne tarit pas de qualificatifs tour à tour ironiques, sarcastiques, mordants pour désigner la capitale, qualificatifs

qu'il prend soin de répertorier en annexe à la fin du roman (Paris-la-Dictatrice, Paris-l'Étrangleuse, Paris-la-Fourbe, Paris-la-Fasciste, Paris-Piégeuse, Paris-la-Miroitante, Paris-le-Bâillon, Paris-la-Réductrice, etc.). Le ton se révèle tout autre lorsqu'il parle de la France; les termes employés révèlent un respect certain pour son pays, même si parfois pointe la déception lorsque sont évoqués le climat politique, le contexte international ou encore une société occidentale profondément individualiste et repliée sur elle-même: «ma France aimée, éloquente, fascinante, admirable, désormais involutive» (T, p. 9), «la terre de France, riche, féconde, féroce, la terre de mon âme» (T, p. 299), écrit-il.

Ce qui frappe ici, c'est la difficulté à se situer clairement dans un espace précis ou, plus exactement, à faire coïncider sentiment d'épanouissement personnel et présence à un lieu déterminé. En effet, si l'auteur se considère et se définit comme provincial, il n'habite plus sa Gascogne natale et doit se contenter de l'évoquer à distance, avec le prisme déformant de la nostalgie et de l'idéalisation que cela implique. Un même sentiment d'inadéquation se retrouve dans les pages consacrées à Paris, car si Yves Navarre habite depuis des années la capitale, il ne s'y sent pas ou plus à sa place et rejette sans ambiguïté le milieu parisien qui lui est familier. Enfin, sa décision de quitter Paris pour Montréal l'éloigne d'un pays auquel, selon ses propres dires, il demeure profondément attaché.

Certes le Québec est pour l'auteur un nouvel espace sur lequel il porte tous ses espoirs de vie meilleure et où il compte commencer une autre existence. Ce «nouveau pays natal²» est présenté comme le lieu d'une «renaissance» où l'homme-écrivain va pouvoir poursuivre sa quête d'identité, de vérité, sur un nouveau territoire: «Je ne fuis pas, je veux renaître» (T, p. 16); «Voici venir les jours de renaissance, le combat du re-né» (T, p. 51). Il est cependant intéressant de noter que l'auteur ne fait pas table rase du passé. S'il demeure tourné vers l'avenir, en attente de ce que le nouveau territoire recèle de joies pressenties, son regard est également tourné vers le pays de son enfance, qui reste étonnamment présent dans son esprit. «Provinces des textes³», Gascogne et Québec sont ainsi mis en parallèle. Par le biais de la langue et de l'écriture, Yves Navarre établit le lien entre l'ancien et le nouveau pays. Plusieurs passages soulignent l'importance accordée par l'auteur à la langue française et au rôle joué par le Québec dans le combat pour la langue: «Je pars pour une province bastion de ma langue. Elle peut être fière d'elle-même. Paris ne dicte plus» (T, p. 27); «Je veux aller là où ça germe, là où ça combat pour la langue, [...]» (T, p. 40), peut-on lire. Des remarques similaires se retrouvent dans *La Vie dans l'âme*: «La langue française est mon identité»

2. «Je pars pour un nouveau pays natal, [...]» (T, p. 34).

3. «Je pars parce que j'ai toujours célébré la province des textes, étant moi-même provincial de Gascogne. Le Québec est devenu un bastion de ma langue» (T, p. 34).

(VA, p. 19). Espaces québécois et gascon revêtent pour l'auteur les mêmes attributs et présentent les mêmes attraits. Au regard nostalgique tourné vers la province natale répond le regard amoureux et admiratif porté vers le nouveau pays. Québec et Gascogne se font écho dans l'imaginaire du romancier. Les limites floues et changeantes de l'espace rêvé, désiré, se substituent aux frontières clairement observables de l'espace objectif.

L'itinéraire propre à l'auteur est marqué des signes distinctifs de l'errance, tant géographique qu'intérieure. L'exil — subi — du jeune Gascon dans la capitale est suivi d'une longue période parisienne perçue comme exil intérieur⁴, qui sera vécu tant bien que mal jusqu'à ce que soit prise la décision de partir pour le Québec, autre exil, décidé cette fois. En quittant la France et Paris, Yves Navarre prend une distance pour lui salutaire vis-à-vis d'un milieu générateur de claustrophobie. S'il émigre, devenant par là même «étranger» sur un nouveau territoire national, c'est dans le double but qu'il s'est toujours fixé de «se chercher», de cerner sa véritable identité et d'établir un dialogue avec autrui. *La Terrasse des audiences au moment de l'adieu* dit l'actualité d'un passé traumatique et d'un avenir porteur d'espoir. L'on peut voir dans ce départ la manifestation d'une relation problématique avec l'environnement d'origine perçu comme étouffant, infécond, par rapport à un «bel ailleurs⁵» offrant la promesse d'une vie meilleure, et l'on est tenté de rapprocher la position dans laquelle se place l'auteur de celle du Québec lui-même, engagé dans un processus de recherche identitaire et entretenant avec la France une relation complexe et ambiguë.

Errance scripturale

À l'errance géographique correspond une errance que nous qualifierons de scripturale, ou encore de romanesque. La quête d'un lieu de vie fécond s'accompagne d'une recherche menée dans le domaine de l'écriture. C'est en effet par l'écriture qu'il tente de mieux se connaître, de mieux cerner sa psyché et de rendre compte de la complexité de son être. C'est de même la reconnaissance de son œuvre qui constitue l'une des dimensions essentielles de son existence, si ce n'est la plus importante. L'écriture rend possible la mise en œuvre de la recherche de soi. Ainsi, dans ces passages: «Ce texte m'entraîne, me guide, me montre la direction [...]» (T, p. 185); «[...] l'identité étant le nerf même de mes tentatives de fiction [...]. La langue française aussi, au même titre que mon nom, est mon encre et ma palpitation» (VA, p. 132). Dans son excellent ouvrage *La Tentation du suicide dans les écrits autobiographiques*, Michel

4. «Où il serait question tant des migrants de l'extérieur que de ceux de l'intérieur, "l'univers en soi" de chaque individu, ses questions, ses désirs, ses solitudes, quand elles virent ou versent, perverses, à l'isolement» (VA, p. 77).

5. «Un bel ailleurs m'appelle et m'indique» (T, p. 15).

Braud consacre un chapitre à la «quête d'existence par l'écriture», soulignant l'importance de cette dernière chez tous les intimistes :

L'écriture a une valeur en elle-même. Elle est un moyen de s'exprimer, de se transformer soi-même, de communiquer avec autrui en même temps qu'une forme d'art. Et, par tous ces aspects, elle est — explicitement ou non — au centre de la quête d'existence de l'intimiste, qui se confond souvent avec une quête d'identité⁶.

Bien que la majeure partie de son œuvre soit constituée d'écrits dits «romanesques», Yves Navarre est pour nous un intimiste au sens où l'entend Michel Braud : «[...] celui qui cherche à découvrir, à connaître et à exprimer par écrit sa propre intimité, son individualité ou sa vie⁷.» Son écriture se confond avec son existence et peut seule lui conférer le sentiment de plénitude auquel il aspire. Nécessité vitale, elle est en elle-même quête d'identité et d'existence, elle se présente sous les signes de l'urgence et de l'émotion. L'auteur prend la parole et la plume pour trouver la force de poursuivre la démarche qu'il s'est fixée afin, littéralement, de ne pas mourir. L'acte d'écrire est ce qui le tient en vie : «[...] le fil des mots le rattachait à la vie» (*T*, p. 235); «Écrire le tenait en survie» (*T*, p. 257), retrouve-t-on.

Nombreux sont les écrits d'Yves Navarre proches de l'autobiographie. On pourrait à ceci rétorquer que tel est le cas de l'œuvre de tout romancier. Chez lui cependant, pour qui connaît bien l'homme et son œuvre, la teneur autobiographique est particulièrement évidente, comme il le souligne d'ailleurs lui-même à plusieurs reprises : «Sébastien K.⁸ avait alors compris qu'il n'y aurait plus aucune limite entre ses fictions et la réalité de sa vie» (*T*, p. 141); «[...] l'acharnement à la production de textes qu'il⁹ qualifiait d'intacts où il n'y avait plus de limite entre le vécu et la fiction, la fiction et le vécu, de l'un à l'autre et inversement, plus de limite, [...]» (*T*, p. 247). Yves Navarre affectionne la forme du journal intime. *La Terrasse des audiençes au moment de l'adieu* en est un exemple, mais l'on pourrait aussi citer *La Vie dans l'âme* et bien des textes publiés avant son départ pour le Québec. Pourtant, le premier livre est présenté comme étant un roman et le second, constitué des cinquante-deux Carnets publiés dans *Le Devoir*, est à mi-chemin entre la chronique et le journal intime. Plusieurs ouvrages de l'auteur sont ainsi difficilement classifiables, empruntant à plusieurs genres ou en créant un qui leur est propre¹⁰. Les

6. Michel Braud, *La Tentation du suicide dans les écrits autobiographiques, 1930-1970*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 233.

7. *Ibid.*, p. 11.

8. Sébastien K. est le substitut d'Yves Navarre. L'auteur y a souvent recours dans ses textes.

9. «Il»: lire «je». L'auteur joue fréquemment avec l'emploi des 1^{re} et 3^e personnes.

10. Nous pensons en particulier à *Biographie*, Paris, Flammarion, 1981; *Premières Pages*, Paris, Flammarion, 1983; *L'Espérance de beaux voyages*, Paris, Flammarion, 1984; *Romans, un roman*, Paris, Albin Michel, 1988.

marges séparant fiction et réalité s'enchevêtrent et se confondent, les frontières entre roman, journal et autobiographie s'estompent comme l'auteur glisse d'un genre à l'autre avec une aisance déroutante. Les repères «romanesques» sont tout aussi flous et évasifs que les repères géographiques auxquels nous avons précédemment fait allusion. Ajoutons encore une remarque quant à la position de l'auteur des Carnets de *La Vie dans l'âme*, position bien particulière qui nous vaut d'indiquer une nouvelle fois l'absence de repères identitaires bien définis. Yves Navarre occupe en effet dans ces chroniques la place d'un observateur attentif à tout ce qui se déroule autour de lui, d'un témoin qui n'est ni totalement étranger ni non plus autochtone, dont le regard est en quelque sorte à mi-chemin entre celui, détaché, d'un observateur extérieur, et celui qui serait porté «de l'intérieur» par un membre de la communauté nationale. Il bénéficie du recul nécessaire à une certaine objectivité, tout en étant susceptible de se sentir engagé — au point de vue émotionnel s'entend — dans les questions abordées. Il se trouve ainsi placé sur un territoire de l'entre-deux, entre l'espace de son pays natal et celui de son nouveau pays d'adoption.

Dans tous ses écrits, l'auteur fait montre de sa volonté de dire plutôt que de démontrer, et de livrer l'émotion à l'état brut, condition d'une parole qu'il désire vraie et susceptible d'être reçue. Les divers Carnets de *La Vie dans l'âme* en sont une illustration pertinente : à chaque ligne, ils révèlent la force d'un sentiment profondément ressenti, d'une expérience vécue, d'une émotion donnée en partage : «Je me méfie de celles et ceux qui vont jusqu'au bout de leurs pensées. Je n'ai que des émotions. Aussi, ici, l'impressionnisme sera de mise, de proposition et non d'imposition [...]» (VA, p. 60). Ce terme d'impressionnisme nous amène à formuler une autre remarque essentielle : les textes d'Yves Navarre présentent le plus souvent une écriture éclatée, morcelée, proche de la technique du puzzle, dont la forme particulière rappelle le motif de l'errance et de l'exil intérieur dont l'auteur fait l'expérience. L'auteur lui-même a d'ailleurs recours au motif du puzzle pour essayer de définir un texte qui ne s'inscrit pas dans un genre littéraire précis, qui échappe aux catégories communément admises pour classer une technique d'écriture :

[...] un roman comme un puzzle. Au début c'est le fouillis, puis toutes les pièces se rassemblent. Avec patience, attention, émotion, au trouvé de la pièce qui s'ajoute et s'incruste, s'assemble pour composer la fragile image finale [...] (T, p. 15).

La forme adoptée ne permet pas de se référer à un caractère unitaire. L'écriture est fragmentée, faite de bribes et de morceaux : «Ainsi le Carnet va et vient, bribes et vrac, des impressions, [...]» (VA, p. 230); «[...] j'ai tout dit sauf l'essentiel, les pourtours, les alentours, les détours, vaguement les contours, quelques détails, des allusions, des impressions, [...]» (AVE, p. 154). Cette parcellisation du texte tend à souligner le lien entre

réalité et fiction et à rendre compte de la multiplicité de la vie. Il est significatif que l'un des personnages de *Poudre d'or*¹¹, roman publié après le retour d'Yves Navarre à Paris, ait recours au terme d'*errance* pour définir la forme particulière de l'oral ou de l'écrit qu'il investit de valeurs positives: «C'est décousu que l'on sait si le vêtement a été bien fait; c'est dans le décousu que l'on reconnaît l'errance d'un propos bien senti» (p. 68).

Le lecteur retrouve souvent chez Yves Navarre une expression de prime abord énigmatique: «je suis hors je, hors de moi», expression qui, selon les textes considérés, s'applique soit à l'auteur soit à un personnage central du récit¹². En instaurant ainsi une distance entre le *je* du locuteur et le *je* sujet de l'énonciation, l'écrivain affirme sa volonté de saisir la personne évasive qui le constitue, tout en mettant en évidence la part d'étrangeté qui existe au sein de chaque individu. La distance à soi qu'implique cette formule du «hors je» suggère que l'être ne peut véritablement s'affirmer. La connaissance de soi, objet de toute recherche personnelle, plus particulièrement dans le domaine artistique, est perçue comme un terrain ardu, parsemé d'obstacles et changeant, qui échappe au moment même où l'on croit pouvoir la saisir.

Dans un article intitulé «Espaces incertains de la culture¹³», Sherry Simon résume ainsi la définition de l'écriture de la modernité faite par plusieurs critiques depuis les années soixante: «un espace *hors-identitaire*» par lequel l'écrivain exprime son refus de tout système de catégories ou d'appartenances et privilégie l'évocation des «espaces de l'exil, réel ou imaginé». Chez Yves Navarre, nous retrouvons cette même tendance à situer la recherche personnelle en dehors de toute systématisation réconfortante, de tout effort de catégorisation arbitraire et limitative. L'itinéraire identitaire dans lequel s'engage l'individu en quête de lui-même est une démarche personnelle qui ne saurait s'inscrire dans une quelconque grille préétablie, se référer à un quelconque modèle. À chacun de trouver sa voie et de mettre en place les moyens susceptibles de le mener à une découverte de son identité.

Un procédé auquel l'auteur a souvent recours est le dédoublement du *je* dans le but de le mieux cerner. Ainsi parle-t-il souvent de lui à la 3^e personne, ou utilise-t-il des substituts tels ceux de Sébastien K. ou Misaël pour parler de lui. Ce jeu des 1^{re} et 3^e personnes est abondamment utilisé dans *Biographie*, titre révélateur qu'il a souhaité donner à ce texte haute-

11. Yves Navarre, *Poudre d'or*, Paris, Flammarion, 1993.

12. «Je suis né hors je, hors de moi. Je veux vivre hors je, là-bas, [...]» (T, p. 17); «[...] à la fois dans son rôle et hors de lui, hors "je" comme il aimait l'écrire [...]» (T, p. 143); «Ce n'est pas un jeu. C'est un "je". Je suis hors je, hors de moi» (VA, p. 199).

13. Sherry Simon, «Espaces incertains de la culture», Sherry Simon (dir.), *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Études et documents», 1991, p. 41.

ment autobiographique, pièce centrale de son œuvre, publiée en 1981. L'utilisation de la 3^e personne pour parler de soi apparaît aussi dans tout un chapitre de *La Terrasse des audiences au moment de l'adieu*, le chapitre 40, précisément intitulé «Il», dont quelques extraits nous permettent d'apprécier le jeu constant entre les deux pronoms: «[...] il, lui, Yves. Ce n'est plus Navarre qui écrit, c'est l'autre, l'autre qui est en lui.» (T, p. 191); «Il décida de parler de lui comme un autre. Il décida de dire "il" en exprimant sa propre pensée.» (T, p. 223).

Par l'alternance constante entre le *je* et le *il* qui, dans ce chapitre, tourne au vertige comme l'illustre l'emploi des deux expressions-leitmotive «Il, lui, Yves» et «Il, je, Yves», l'auteur exprime la difficulté de la saisie de soi, tout en mettant en évidence le caractère limitatif de l'écriture qui ne peut restituer la vérité de la personne qui écrit, quel que soit le désir d'authenticité et de vérité qui anime l'auteur. Yves Navarre se dédouble et s'objective dans l'écriture. Il s'éprouve comme un objet de connaissance tout autant insondable que familier. Il est à la fois l'amont et l'aval d'une œuvre qui peut être perçue comme une entreprise toujours renouvelée dans le but recherché, jamais atteint, de se situer et de se définir, de trouver le parfait accord avec soi-même, de réconcilier le *je* et le *il*.

Une esthétique de l'hétérogène

La quête de soi est pour Yves Navarre un processus sans cesse renouvelé au gré des rencontres, des expériences et des aléas de l'existence. Il s'agit d'un itinéraire illimité, d'une course après l'horizon: «Ce n'est jamais assez loin pour devenir ce que l'on est, redites, credos de ce texte» (T, p. 19), «Être ce que l'on est et naît. Persister et signer» (VA, p. 154).

«Être ce que l'on est», c'est avant tout «être ce que l'on devient» ou «devenir ce que l'on est», expressions fréquemment employées par l'auteur et que l'on retrouve chez plusieurs romanciers français des années soixante-dix. Dans cette optique, l'identité individuelle n'est pas perçue comme un état, une position statique, mais bien comme une dynamique. L'individu ne doit pas se satisfaire d'un compromis sécurisant, mais poursuivre une démarche, aussi longue et difficile soit-elle, qui lui permette de se mieux connaître et qui, même incomplète, lui fasse découvrir peu à peu ce *je* fuyant et évasif qu'il s'efforce de cerner: «Il faut désormais que j'aïlle jusqu'au bout du chemin, en vivant le plus intensément possible [...]» (T, p. 99). Le narrateur insiste sur la notion de cheminement, qu'il nous faut prendre à la fois au sens de déplacement dans l'espace et d'itinéraire psychologique et intellectuel.

Chez Navarre, l'identité individuelle n'est point conçue comme un bloc compact, mais comme un espace où se mêlent diverses composantes, un lieu de rencontre de forces parfois divergentes, un puzzle hétérogène qu'il appartient à chacun de reconstruire. Pierre L'Hérault consacre

plusieurs pages d'un article à la formule du « *je hors-foyer* » à laquelle François Charron a recours dans l'un de ses ouvrages¹⁴. L'Hérault voit dans cette formulation le refus d'une conception figée et homogénéisante de l'existence au profit d'une vision privilégiant l'hétérogène et l'ouverture. Ces deux concepts sont primordiaux chez Yves Navarre, qui ne perçoit pas l'identité comme un tout homogène, mais au contraire comme un ensemble composé d'éléments disparates, voire contradictoires, faisant la richesse et la complexité de l'être individuel.

L'écriture d'Yves Navarre reflète une esthétique de l'hétérogène qui fait écho à la conception de l'individu et, plus largement, à celle de l'existence, propres à l'écrivain. De même que le réel est saisi dans son caractère fractionné, la personne est révélée dans sa diversité, ses paradoxes, ses composantes hétéroclites. Et si nous avons retenu comme central pour cette étude le concept d'*errance*, c'est qu'il nous semble le plus apte à qualifier la quête identitaire mouvante et multiforme poursuivie par l'auteur. L'œuvre que nous a laissée Yves Navarre est une fresque impressionniste et donc parcellaire, présentée comme telle, d'un homme en quête de lui-même, tout entier consacré à la recherche de sa vérité et à la rencontre de l'Autre.

La recherche de l'Autre

Recherches de soi et de l'Autre représentent deux des aspects fondamentaux de l'œuvre d'Yves Navarre et deux faces d'une même quête, l'accord avec autrui étant l'une des conditions de l'équilibre personnel. Chacun des textes présents et passés de l'auteur est un appel urgent et amoureux adressé à l'Autre. De ce point de vue, Yves Navarre rompt dans une certaine mesure avec l'image de solitude et d'auto-exclusion de l'artiste et de l'écrivain; il recherche le lien, la communication vraie avec autrui, il a besoin de la figure de réconfort de l'Autre, de son attention, de son amour: « J'écris à voix haute. Donc pour l'autre. Pour que l'autre se niche ou s'évade » (T, p. 37).

L'intensité de sa demande est perceptible dans toute son œuvre, mais l'est peut-être plus encore dans les textes de la période québécoise, l'auteur mettant dans le nouveau pays tous ses espoirs de compagnie, de compréhension et d'amour. Yves Navarre a sans nul doute été sensible à la diversité de la société québécoise et au cosmopolitisme de Montréal. S'il a quitté Paris, c'est entre autres raisons pour faire l'expérience d'un dialogue désiré depuis toujours et d'une rencontre avec autrui, pour éviter, comme il le dit, que l'isolement ne vire à la solitude¹⁵. L'émotion et

14. Pierre L'Hérault, « Pour une cartographie de l'hétérogène: dérives identitaires des années 1980 », Sherry Simon (dir.), *op. cit.*, p. 60-64.

15. « [...] ses solitudes, quand elles virent ou versent, perverses, à l'isolement » (VA, p. 77).

l'urgence qui accompagnent la décision du départ, sont étonnamment sensibles dans *La Terrasse des audiences au moment de l'adieu*. Les mots choisis par l'auteur pour parler du Québec, auquel le livre est d'ailleurs dédié, montrent à quel point ce départ est ardemment désiré et formulé comme un appel fervent à l'Autre. Yves Navarre souhaite trouver au Québec «[...] un climat propice au travail non tourné vers [lui] [...] mais vers les autres [...]» (T, p. 100).

Les représentations de l'Autre

Ce qui frappe à la lecture de ces trois œuvres québécoises, c'est la constance dans l'évocation de l'Autre. Personne rêvée, jamais atteinte, l'Autre peut prendre plusieurs visages : celui du lecteur anonyme, du jumeau, des parents morts ou encore d'une entité abstraite (le pays). Lorsque l'un d'entre eux est évoqué dans le récit — et les passages sont nombreux —, il s'agit invariablement d'une rencontre idéale et impossible, dont l'auteur ne peut faire l'expérience que par le biais du rêve ou de l'imagination.

L'appel au dialogue, ou tout au moins à l'échange, sous-tend les Carnets, perçus par l'auteur comme un «lieu de paroles échangées» (VA, p. 124). La colonne hebdomadaire du *Devoir* a permis à Yves Navarre de s'adresser à un large public qui ne connaissait pas nécessairement ses écrits et d'établir un dialogue avec ses lecteurs par le biais de la correspondance générée. Au rôle essentiellement passif de l'observateur-chroniqueur vient ainsi s'ajouter le dynamisme de l'échange, du donner et du recevoir, qu'une colonne de ce genre facilite. Pour cette raison, nous pensons que les Carnets, dialogue à la fois symbolique et réel avec de nombreux lecteurs inconnus, ont été pour Yves Navarre d'une importance cruciale. Ils lui ont permis d'établir avec autrui le contact vital qu'il recherchait, de créer un lien affectif nécessaire et salutaire.

Mais les Carnets du *Devoir* ne durèrent qu'un an et le lien qui unit d'ordinaire le romancier à ses lecteurs est beaucoup plus ténu. Le lecteur, bien que parfois fidèle compagnon de parcours, reste le plus souvent dans l'anonymat. Si la parole de l'auteur est entendue et partagée dans le secret de la lecture, le dialogue ne peut véritablement s'instaurer, chacun, du lecteur et de l'auteur, restant un être imaginé que rapproche uniquement le texte écrit. Yves Navarre souffre de cette relation frustrante puisqu'elle ne peut être vécue, même si communication il y a : «le texte est la propriété privée de la lectrice ou du lecteur, privée du seul plaisir de l'effective rencontre alors qu'il y a réel partage [...]» (T, p. 255), avoue-t-il.

La figure du jumeau — et le motif du Même dont elle est assortie — apparaît dans les deux récits de rêves rapportés dans *La Vie dans l'âme*. Le jumeau y est présenté comme partenaire idéal, double de soi, autre

moi-même, que l'on ne peut rencontrer qu'à la faveur du rêve: «[...] le frère souhaité, le frère de même poche et de même eau, le jumeau disparu [...] c'est lui, l'unique objet d'une perpétuité» (VA, p. 226); «[...] friand d'un jumeau qui lui manquait [...]» (VA, p. 219).

L'être aimé est par ailleurs le plus souvent perçu comme double, nouvelle référence au motif du Même qui, dans plusieurs passages, est évoqué par le thème du miroir. Le personnage principal ou l'auteur lui-même, selon le texte considéré, voit dans la personne aimée sa propre image, un reflet de lui-même: «[...] je salue Madison, c'est mon poète, l'autre moi-même, version ébène.» (T, p. 121); «[...] je suis le miroir, je suis l'autre, il est moi» (T, p. 129); «[...] mon David, mon spectre, mon autre moi» (AVE, p. 33). Deux passages, tirés respectivement de *La Vie dans l'âme* et de *Ce sont amis que vent emporte* se font écho et reprennent le motif du double, notion centrale dans l'évocation du rapport amoureux. Nous y retrouvons, mot pour mot, la même phrase révélatrice; seuls les noms des personnages changent: «Clara [...] sait et admet que Roch la copiait et qu'elle aimait qu'il lui ressemblât.» (VA, p. 94); «David sait et admet que Roch le copiait et qu'il aimait qu'il lui ressemblât.» (AVE, p. 79).

Les motifs du même, du miroir ou du double signalent tous trois un désir de fusion et une difficulté à accepter autrui dans sa singularité et donc dans sa différence. L'auteur a d'ailleurs pleinement conscience de la difficulté à vivre la relation à l'Autre comme le montre ces phrases qui apparaissent dans les ouvrages mentionnés ci-dessus: «Jamais David n'avait pu saisir immédiatement les autres dans leur altérité plutôt que dans ses réactions subjectives à leur égard» (AVE, p. 74); «Jamais Clara n'avait pu saisir de prime abord les autres dans leur altérité plutôt que dans ses réactions subjectives à leur égard.[...]» (VA, p. 91).

Autres visages de l'Autre qui apparaissent dans les textes: ceux des parents, dont la présence est par endroits étonnamment sensible. Yves Navarre a perdu sa mère en 1980, au moment où il terminait la rédaction de *Biographie*, et son père quelques années plus tard, en 1982. Nous ne parlerons pas ici de ses années d'enfance; plusieurs de ses œuvres antérieures à son séjour au Québec y font amplement référence. Nous nous attacherons simplement à constater que, dans les textes qui nous intéressent, l'auteur évoque les figures du père et de la mère à plusieurs reprises, le plus souvent à la faveur d'un rêve qu'il a fait et qu'il éprouve le besoin de retranscrire fidèlement. Ce rêve récurrent est celui du rendez-vous manqué: «[...] une suite de péripéties, d'embûches, d'épreuves, de pièges [...] m'empêchent d'arriver à temps au rendez-vous des parents [...]» (T, p. 78).

Le long poème de Mogador inséré dans *La Terrasse des audiences au moment de l'adieu* peut être lu comme un véritable chant d'amour ému et bouleversant adressé au père et à la mère, évoquant de nouveau une ren-

contre désirée mais impossible: «Je ne pourrai jamais vous rejoindre / Vivant / Je vous aime» (T, p. 344). Il en est de même du Carnet 10 de *La Vie dans l'âme*, pages empreintes d'émotion, longue lettre disant l'attachement et le désir d'une connivence, appel lancé aux «chers parents», leit-motiv de ce texte.

Dans les nombreux passages consacrés aux parents se retrouve le motif du Même: fréquentes sont les allusions aux ressemblances notées par l'auteur entre lui et le père ou la mère, ressemblances qui peuvent aller dans certains cas jusqu'à l'identification: «[...] René, le combattant, l'obstiné et moi, comme lui.» (T, p. 52), «(le) père, l'autre moitié de moi-même [...]» (T, p. 382), «C'est elle qui parle, pas moi.» (T, p. 16), «[...] je suis elle, Adrienne, [...]» (T, p. 67)¹⁶.

Enfin, la figure de l'Autre, de l'amant ou du partenaire souhaité peut prendre l'image des parents morts, comme le révèle un passage où est évoqué le garçon rêvé, «qui avait la voix de mon père, le regard de ma mère.» (VA, p. 213).

Il est possible de voir dans l'évocation du pays (pays natal ou pays d'adoption) l'une des représentations de l'Autre comme entité abstraite. Le lecteur peut en effet constater l'emploi d'un vocabulaire réservé d'ordinaire au couple ou à la relation amoureuse lorsque l'auteur évoque le départ de Paris — «Il s'agit bien d'une rupture amoureuse, la n° 5 de ma vie.» (T, p. 384) —, la perspective d'un bonheur trouvé ou retrouvé dans le nouveau pays — «Alors je serai libre. Et deux. Enfin deux. À nouveau deux: le pays nouveau et moi.» (T, p. 10) —, ou encore la vie à Montréal — «Si "vie peu commune", son expression, il y eut, ce fut avec cette ville, non pas seulement avec Roch [...]» (AVE, p. 77). À l'instar de l'amant ou de l'ami, le pays prend les traits de l'être adoré, rêvé ou idéalisé que l'auteur appelle de ses vœux et tente en vain de rejoindre. La rencontre est tout aussi nécessaire qu'elle s'avère impossible.

La représentation de la figure de l'Autre permet de déceler chez l'auteur un désir de fusion, d'osmose de type religieux ou mystique qui coexiste cependant avec la perception d'une identité hétérogène et fragmentée. Il en résulte un déchirement entre la tentation de rejoindre l'Autre et la prise de conscience douloureuse de l'écart qui sépare les êtres¹⁷. Le contact avec autrui apparaît invariablement fragile, menacé, ou

16. Nous retrouvons dans *Poudre d'or* une identification similaire du personnage principal, Wanderlust, au couple parental: «[...] il était tous les deux à la fois, leur couple, leur résultat, l'exaltation et la candeur, la violence et le tact» (p. 28).

17. Le roman posthume d'Yves Navarre, *Dernier Dimanche avant la fin du siècle* (Paris, Flammarion, 1994), illustre de façon prémonitoire la conscience d'un écart devenu infranchissable: «Et plus je l'explorais, plus je croyais me fonder en lui et lui en moi, plus nous découvriions l'immensité de l'un l'opacité de l'autre, tout criait à la mission inaccomplie» (p. 97).

brisé par les hasards de la vie, ce qui entraîne un sentiment de manque et la perte des repères nécessaires à l'individu. Est-ce à dire que, dans la perspective propre à Yves Navarre, l'Autre est posé comme irrémédiablement éloigné? L'examen d'un des romans « québécois » de l'auteur peut ici être invoqué pour tenter de répondre à cette question.

Ce sont amis...

Ce sont amis que vent emporte, roman écrit à Montréal et publié en France, est l'histoire d'un amour partagé entre deux hommes, Roch et David, que la mort vient séparer. Ainsi, lorsque l'amour peut enfin être vécu, il reste marqué du sceau du tragique, comme si, pour l'auteur, toute rencontre était soit impossible, soit éphémère, réalisée à la faveur de l'imagination ou du rêve, ou bien interrompue brutalement par les aléas de l'existence ou le fléau de notre fin de siècle.

Bien que mettant en scène un couple d'homosexuels, ce roman n'a rien d'une revendication du droit à l'homosexualité. Pour Yves Navarre, l'amour est un et indivisible, de même nature quelle que soit l'orientation sexuelle des personnes concernées. Et si revendication l'on veut lire dans ses écrits, ce n'est pas celle du droit à la différence mais à « l'in-différence » comme il l'appelle, rejetant par cette formule toute catégorisation limitative et créatrice d'intolérance. Selon l'auteur, qui rejoint ainsi la perspective de Gayle Rubin, le sentiment est « in-différent » au sens où il ne fait pas la différence entre les sexes; à la limite, il n'y a pas pour lui d'identité sexuelle à proprement parler puisqu'il n'y a pas de *différence* sexuelle, ou plus exactement, l'identité n'est pas à rechercher dans la différence sexuelle mais dans le sentiment et l'émotion partagés: « Le droit à la différence? Non. Le droit à l'in-différence, oui: le sentiment entre deux êtres humains est indifférent, c'est le même, le même droit à l'émotion [...] » (T, p. 150), « [...] entre deux êtres humains, quelle que soit la sexualité de leurs couples, c'est toujours " du sentiment ", le même, indifférent » (VA, p. 132).

Cette approche de l'homosexualité révèle non pas la recherche du Même qui serait le symbole d'une impasse, d'un échec sur le plan de la recherche identitaire et de l'altérité, mais au contraire la volonté de vivre un rapport à autrui en dehors de cloisonnements préétablis et d'un système binaire rigide et réducteur qui rend l'individu prisonnier d'un rôle arbitrairement fixé. Yves Navarre ne cesse de revendiquer le droit de vivre pleinement sa vie, le droit de l'individu à chercher et à trouver sa voie en dehors de modèles imposés. Le refus d'un quelconque modèle, d'un sens ou d'une vérité qui seraient posés comme seuls et uniques, immuables, est clairement exprimé par l'auteur: « [...] casser " le " sens dans tous les sens [...] » (T, p. 39); « [...] les mots ont à nouveau le sens de tous les sens, dans tous les sens, sans aucun sens interdit ou obligatoire » (T, p. 167).

Robert Schwartzwald, dans un essai intitulé «(Homo)sexualité et problématique identitaire», se penche sur les travaux de la cinéaste Léa Pool¹⁸, chez qui, précisément, nous retrouvons un refus de ce modèle binaire: «[...] l'homosexualité "réelle" n'y est pas le détournement tragique d'une démarche vers l'Autre¹⁹.» Chez Yves Navarre, l'homosexualité ne constitue pas non plus une impasse dans la quête de soi ou une fuite devant la recherche de l'Autre. L'œuvre de l'auteur fournit maintes illustrations de son appel à l'Autre et de son désir de s'adresser au plus grand nombre. «*Ad majorem*, pour le plus grand nombre» (VA, p. 73) est une devise que l'on retrouve plusieurs fois dans les romans et qui traduit précisément la volonté de parler à tous, sans distinction. Rappelons ici cette phrase également significative, refrain du poème de Mogador précédemment cité: «Il était une fois je / Je suis nombreux / Je suis toi» (T, p. 77).

L'on pourrait faire référence à bien d'autres extraits dans lesquels l'auteur souligne ce qui constitue le propos même de son œuvre, l'appel au plus grand nombre: «Il s'était mis à vif dans tout ce qu'il avait écrit pour tenir compagnie à la lectrice ou au lecteur, leur permettre de dire "je" et de faire leur propre itinéraire [...]» (T, p. 226-227), «Raconte, Roch, et fais qu'en toi se reconnaisse chaque être.» (AVE, p. 18). *Ad majorem...* cette expression que l'on retrouve dans plusieurs textes d'Yves Navarre est un concept globalisant, une entité abstraite tout comme celle du pays précédemment mentionnée. L'absolu qu'ils impliquent se heurte inévitablement à la réalité restreinte et frustrante. Si l'auteur ou ses substituts cherchent à embrasser le monde, ils ne parviennent à étreindre que le vide.

Lorsque l'auteur prend la parole, ce n'est pas en tant qu'homosexuel mais en tant qu'écrivain. Ses textes n'ont rien de militant. Ils sont l'exemple d'une poursuite volontaire de la quête identitaire *et* de la quête de l'Autre — «[...] je vais vers je et tant» (T, p. 37) — par-delà les distinctions sexuelles, nationales, culturelles et malgré les difficultés évidentes que représente une telle entreprise.

La représentation du motif de l'Autre dans le récit (rencontre rêvée, imaginée ou éphémère) ne nous semble pas contredire cette approche de l'homosexualité et des rapports à autrui. En effet, à partir du moment où l'individu s'analyse, prend conscience de sa difficulté à établir le rapport à autrui (non pas à le concevoir) et trouve les mots pour dire la souffrance et l'inquiétude qu'il ressent, alors la rencontre fait partie du domaine du possible. Dans l'œuvre d'Yves Navarre, la déchirure et le malaise ressentis sont effectivement énoncés. L'auteur fait preuve d'une étonnante lucidité

-
18. Léa Pool à porté à l'écran, sous le titre *À corps perdu*, l'un des romans d'Yves Navarre, *Kurwenal*, qui aborde entre autres sujets celui du couple homosexuel et hétérosexuel.
 19. Robert Schwartzwald, «(Homo)sexualité et problématique identitaire», *Fictions de l'identitaire au Québec*, op. cit., p. 137.

vis-à-vis de ses propres faiblesses. La clairvoyance de l'individu et sa capacité à analyser et à énoncer les difficultés qu'il ressent permettent une ouverture et laissent envisager d'autres voies possibles.

Chez Yves Navarre, la démarche vers l'Autre est issue de la prise de conscience de la difficulté à communiquer et à cerner l'identité. La chronologie des étapes revêt une importance toute particulière. C'est en effet un mouvement d'ouverture à autrui que le récit indique et privilégie : la quête demeure un parcours ouvert, tourné vers l'Autre et la possibilité de la rencontre. Quant à l'écriture, elle devient l'espace de la recherche et le moyen par lequel l'homme-auteur se propose de trouver des réponses aux questions identitaires qui le préoccupent. Le Québec a été pour Yves Navarre le nouvel espace de la recherche de soi et de l'Autre. Il y a côtoyé divers milieux, lié des amitiés, fait des rencontres, toujours en quête de cet échange qu'il souhaitait si ardemment connaître, à la fois en tant qu'homme et en tant qu'écrivain. Mais la demande qui est la sienne ne va certes pas sans ambiguïté, car au parcours ouvert (déplacement de Paris vers le Québec, appel adressé à l'Autre) se superpose un mouvement de repli et de retour à l'origine (motif des parents, déplacement inverse du Québec vers Paris). Il faut voir dans ce double aspect de l'itinéraire identitaire la complexité et l'indécision de la recherche de soi et d'autrui propre à l'auteur.

Contradictions et ambivalences

Le dernier Carnet écrit par Yves Navarre peu de temps avant son retour à Paris, publié alors qu'il était déjà rentré en France, est centré sur le personnage de la mère. Les quelques pages bouleversantes qui le composent évoquent un retour au ventre maternel, susceptible d'être interprété de multiples façons : désir de retrouver un environnement sécurisant à l'abri du monde extérieur et l'unité perdue mère-enfant ; refus de faire face à la réalité, rêve d'assoupissement et repli sur soi mortifère ; retour à la terre « matricielle » qui serait aussi retour au pays natal ; ou encore retour nécessaire pour marquer un nouveau départ, une nouvelle naissance, une nouvelle vie. D'un point de vue plus anecdotique, le lecteur pourrait aussi établir un rapprochement entre la fin des Carnets (lieu de parole privilégié qui aurait été retiré ou abandonné) et ce retour à la vie embryonnaire. Plusieurs interprétations sont possibles. Laquelle privilégier ? Polysémie et ambivalence demeurent : ce sont elles qui produisent le sens. Chacune des lectures possibles que nous venons brièvement d'évoquer contient vraisemblablement une part de vérité. À chacun d'en retenir ce qui l'a touché ou frappé. Car c'est bien là ce que l'auteur privilégie : l'émotion nécessaire à l'écriture lorsque celle-ci est véritablement parole livrée en partage, à laquelle fait écho l'émotion ressentie à la lecture.

Nous ne croyons pas qu'il y ait dans les écrits d'Yves Navarre de vérité univoque. Le texte se prête à diverses interprétations variant selon la sensibilité du lecteur concerné. La nôtre n'en est qu'une parmi d'autres. Elle tente de mettre en avant la richesse de l'œuvre dont l'ambivalence, voire les contradictions, ne sont que le reflet de la vie même. Ainsi, malgré le retour à Paris et le symbolisme du dernier Carnet dans lequel plusieurs liront en filigrane la prémonition de la mort, la dimension d'ouverture nous paraît non seulement bien réelle, mais aussi essentielle pour rendre justice à l'auteur et à son œuvre. Ouverture et repli, espoir et désespoir, enthousiasmes et déceptions coexistent et se font écho. Chacune de ces tonalités constitue l'un des deux pôles entre lesquels l'auteur tente de se situer.

La vérité réside probablement dans ces contradictions constitutives de l'être, ces constantes hésitations, ce mouvement de flux et de reflux que nous avons nommé *errance*. Une errance que nous retrouvons d'ailleurs, explicitement formulée, dans les textes postérieurs au séjour québécois. C'est à Wanderlust²⁰, personnage principal du roman *Poudre d'or*, que sont attribués les deux aveux suivants : « où que j'aille, je ne serai jamais à ma place » (p. 32), « où que je sois allé, je n'ai jamais été à ma place, même pas dans tes bras, Cécile » (p. 33). John, le protagoniste du *Dernier Dimanche avant la fin du siècle*, ultime roman de l'auteur publié à titre posthume, présente des traits similaires : « John aurait voulu fuir mais partout où il s'était tenu, il avait toujours eu envie de se trouver ailleurs » (p. 66).

Cette recherche continuelle et vaine d'un lieu de vie qui est aussi recherche d'une vérité personnelle et besoin inassouvi de rencontre et d'amour était bien sûr celle d'Yves Navarre lui-même, épris d'absolu au point de ne pouvoir se satisfaire de ce que lui offrait la réalité. En venant au Québec, pays francophone qu'il connaissait déjà et qui lui était cher, Yves Navarre souhaitait trouver une « audience », un lieu de partage où la parole circule et inspire, est source de renouveau et d'enrichissement. Il rejoignait ainsi en quelque sorte sa Gascogne natale en s'installant dans une autre « province des textes ». Cet échange, il l'a trouvé, l'a pratiqué, en écrivant et en publiant au Québec, en rencontrant des Québécois, en participant à la vie culturelle et en faisant part avant tout de ce qu'il aimait. Pour toutes ces raisons, nous ne choisirons pas de justifier par l'amertume ou la nostalgie du pays natal son retour en France. Il nous semble justifié de replacer ce nouveau départ dans un contexte bien plus large, celui d'une recherche perpétuelle de soi et de l'Autre, d'une quête ininterrompue et d'un éternel questionnement : « Je ne serai jamais qui je suis, c'était

20. Wanderlust, qui signifie « errance », est aussi le nom donné par Yves Navarre à son dernier compagnon chat...

donc le sujet [...]» (T, p. 322), «[...] errance que ma vie, obstination, migrations, illusion de possibles réceptions [...]» (VA, p. 202).

Yves Navarre pensait sincèrement rester au Québec. S'il en est reparti au terme d'un séjour de deux ans, la raison n'est pas à rechercher dans une éventuelle déception vis-à-vis du Québec et des Québécois, mais dans un sentiment constant d'insatisfaction personnelle et un besoin de renouveau nécessaire à la connaissance de soi et d'autrui. Cette quête identitaire fait intervenir deux mouvements apparemment antithétiques de départ et de retour, d'ouverture et de repli, qui nous semblent exprimer l'ambivalence constitutive du processus de recherche identitaire chez Yves Navarre. Ces deux démarches s'entrecroisent plus qu'elles ne s'opposent. Elles marquent un refus d'une conception figée de l'identité et mettent en évidence le caractère mobile et dynamique de la quête. C'est dans cette optique que ces deux ans passés au Québec doivent d'après nous être abordés : il s'agit d'une étape supplémentaire au long parcours de la connaissance de soi et de la recherche de l'Autre, nouvelle avancée d'un cheminement identitaire demeurant essentiellement ouvert.

*
**

Yves Navarre s'est suicidé un peu plus de deux ans après son retour à Paris²¹. Il a ainsi opté pour l'exil définitif, mettant un terme à la tension entre réalité et absolu, entre la nécessité de trouver un sens transcendant et la conscience de l'impossibilité d'y parvenir. L'absolu de l'amour et de la plénitude personnelle qu'il cherchait passionnément à rejoindre dans son œuvre comme dans sa vie s'est matérialisé dans l'absolu de la mort.

Son dernier geste est en fait tout aussi complexe et ambigu que les textes qu'il nous a laissés. Car si le suicide peut être vu comme la manifestation extrême de la difficulté d'être soi et la rupture définitive de la relation aux autres, il peut aussi être considéré comme le moyen d'atteindre une vérité et une totalité perdues. Selon l'interprétation que l'on choisit de privilégier, il est fermeture de l'avenir, absence de toute perspective, ou au contraire ouverture dans l'espace contraignant du quotidien, brèche ouverte dans l'inconnu. C'est à la seconde interprétation que va notre préférence. Peut-être aussi, comme le suggère Michel Leiris dans *L'Âge d'homme*²², le suicide est-il la seule possibilité de communion avec soi-même qui permette de devenir à la fois soi et l'Autre, sujet et objet, et donc de réunir des éléments posés comme contradictoires ou irrémédiablement séparés.

21. Yves Navarre a été retrouvé mort à son domicile parisien le 24 janvier 1994.

22. Voir Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1973 [1939], p. 141.

Le geste d'Yves Navarre nous paraît s'inscrire dans la trajectoire tracée par la longue série de ses ouvrages, dont les textes québécois constituent l'avant-dernière étape. Nous y voyons non pas une fuite mais un voyage ininterrompu, une errance identitaire de l'individu en quête d'absolu, cherchant à atteindre l'« autre rive » à laquelle l'auteur fait allusion dans *La Terrasse des audiences au moment de l'adieu* : « Il écrivait à l'encre bleue, pas la noire, un bleu horizon, le bleu de l'autre rive qu'il gagnerait tôt ou tard [...] » (T, p. 235). Cette rive natale est peut-être le territoire même de son écriture — une écriture en mouvement, aux formes multiples, créant des échappées dans diverses directions et reflétant la quête perpétuelle de son auteur. L'une des dernières phrases de *La Vie dans l'âme* est à cet égard révélatrice : « À cette ligne, il naissait encore » (VA, p. 264) ; elle suggère une écriture ouverte, illimitée, infinie, à l'image de l'errance même de l'auteur.

La quête identitaire dans l'œuvre d'Yves Navarre, et plus précisément dans les livres qu'il a écrits pendant son séjour au Québec, met en évidence sa conception d'une identité hétérogène et d'une réalité fragmentée²³. L'ambivalence de bien des motifs et figures littéraires dont les écrits sont émaillés renvoie à la notion centrale d'errance identitaire, de quête inachevée dont le suicide de l'auteur a été l'ultime manifestation.

23. Cette approche de l'identité fait penser à la position de Régine Robin dont plusieurs des ouvrages attestent l'importance de l'hétérogène et de la polysémie.